

# Tous les trophées de **Mircea Cantor**

« Alors que d'autres peuples que les Roumains opposent l'esprit à la nature, chez nous, ils sont entrelacés. », estimait le philosophe Constantin Noica. Mircea Cantor a rendu sensible cet entrelacs grâce à une carte blanche au musée de la Chasse et de la Nature. Entre ours naturalisés et arquebuses aristocrates surgissent ainsi masques traditionnels et objets rituels provenant du Muzeul National al Taranului Român – le musée du Paysan roumain de Bucarest... Mais le lieu se voit aussi ouvert à des membres de l'école de Cluj, épice de l'art contemporain roumain, sur le thème de la chasse, dont les œuvres dialoguent avec les créations de Cantor et mettent en jeu ce rapport tout en « négociations » que l'homme entretient avec son cosmos.

■ ENTRETIEN AVEC ULYSSE BARATIN

---

***Mircea Cantor. vânătorul de imagini (Chasseur d'images)***

Musée de la Chasse et de la Nature, Paris. Du 15 janvier au 31 mars 2019

***Mircea Cantor. Înainte***

Chapelle de l'Oratoire – Musée d'arts de Nantes. Du 15 mars au 15 septembre 2019

---





Masks. 2018, encre sur papier, série de 30 dessins, 29,7 x 42 cm chaque. Courtesy de l'artiste et galerie VNH, Paris.

**Loup et biche filmés dans le *white cube* d'une galerie ou aigle contre drone dans *Aquila Non Capit Muscas*, broderie traditionnelle sur des tissus de camouflage de l'armée et masques paysans... Cette carte blanche au musée de la Chasse et de la Nature peut-elle se voir comme un « assaut » du traditionnel, voire du sauvage, contre la modernité ?**

Non, au contraire. Regarde le Japon, qui a réussi à intégrer le traditionnel dans la vie moderne, et garder des frontières fluides entre ces deux

cultures. Nous en sommes admiratifs quand elles arrivent d'Extrême-Orient, mais on a ça encore en Europe... Et ce qui est important pour moi, c'est comment nous pouvons avoir une relation avec ces cultures sans tomber dans l'exotisme. D'ailleurs, un des points cruciaux lors de la préparation de l'exposition était de savoir si l'on apportait ces masques au musée. Je ne voulais pas jouer sur les clichés et le folklore de la Roumanie. Mais j'ai apporté ces masques car ils sont toujours là en Roumanie, où ils témoignent d'une culture qui est en vie, non muséifiée. Aujourd'hui, les autorités pensent que cette culture ne peut exister qu'à travers des festivals traditionnels : ils pensent donc encourager cette culture mais c'est plus complexe que ça.

*Aquila non capit muscas*.  
2018, vidéo, 3 min 40 sec.  
Courtesy de l'artiste et galerie VNH, Paris.



*Sic Transit Gloria Mundi.*  
2012, vidéo, bande sonore: Simandre du monastère de Putna, éd. 4/7 + 2AP, 4 min.  
Centre Pompidou, Paris.

**Quel était votre projet en regroupant des œuvres traditionnelles et contemporaines ?**

Je conçois les expositions comme un corps : il y a la tête, les membres, etc. Chaque articulation correspond à une fonction conceptuelle et esthétique. Je ne mets donc pas les objets sur un pied d'égalité. Un objet artisanal, sans être inférieur à une œuvre contemporaine, sans hiérarchiser, est différent des œuvres des artistes de Cluj. En tant que commissaire, j'ai dû doser. Ainsi, on trouve aussi une pièce de monnaie daco-romaine et un poème très important de Nicolae Labis. J'ai voulu créer une sorte d'univers lié à la chasse en général. Par exemple, les chèvres font partie du rituel de la danse de la chèvre. Mais à la base, ces rituels symbolisaient et reprenaient des motifs de chasse ancestrale où le cerf jouait le premier rôle. Et ces chèvres étaient ornées de bois de cerfs ! Donc ces chèvres sont là car elles réactivent le motif de chasses sacrées.

**La volonté quasiment théâtrale dans la disposition de ces masques fait écho à *Tracking Happiness* (2009), créé pour le Prix Marcel Duchamp, semblable à un cérémonial religieux. Comment situez-vous votre rapport artistique au sacré ?**

Il n'y a pas d'articulation explicite. Elle arrive si quelqu'un la saisit : si on est sensible à cette dimension, alors on voit que ces objets ne sont pas là pour seulement émettre une esthétique. Les masques, par exemple, n'étaient pas innocents non plus et avaient une dimension cognitive. Ils faisaient connaître une dimension qui n'était pas ordinaire. Il suffit de lire Mircea Eliade. Mais ça vaut jusqu'à aujourd'hui. En tout cas, ce n'est pas une exposition sur le sacré !

**Votre utilisation de l'encre de Chine peut surprendre au premier abord car ces œuvres sont à la fois très belles et en correspondance dans la mesure où elles se répondent**

**et reprennent soit des masques traditionnels, soit la vidéo *Aquila Non Capit Muscas*. Pourquoi avoir changé de médium pour aborder les mêmes sujets ?**

La relation avec l'animal a toujours été forte dans mon travail. Récemment, j'ai redécouvert mes dessins de jeunesse. Quand j'étais enfant, je vivais à la campagne pendant les vacances d'été. Et je dessinais des animaux. Les vaches, les cochons, de ma grand-mère. Il y avait des photographies aussi, d'un musée de vache, plein de mouches, que j'avais pris avec un appareil russe. Pour moi, les dessins sont d'abord des études. Et je n'étais pas sûr que les masques originaux pourraient être déplacés de Roumanie. Il fallait donc faire des études. Dès le lycée d'art d'Oradea, je dessinais pour comprendre les lois de la perspective. Et plus tu sais dessiner, plus tu comprends la réalité matérielle des choses et ensuite bien sûr spirituelle. Regarde les peintures de Chardin et de Georges de La Tour, ce n'est pas que de la matière. Dessiner, c'est se pencher plus. Se donner plus de temps. C'est un exercice qu'on devrait faire davantage, même ceux qui ne sont pas artistes. Quand tu dessines un verre par exemple, tu te rends compte réellement de ce qu'il est, de ses qualités. Il y a une connaissance qui fait exploser la banalité. Tout à coup, les objets deviennent vivants.

**De votre œuvre émerge un propos qui porte directement sur le pouvoir. Vous le montrez déstabilisé, comme ces avions de chasse en boîte de conserve de *Fishing Fly* (2011) ou plus récemment avec *Aquila Non Capit Muscas* (2018), où un drone, symbole de la technologie humaine, est attrapé en plein vol par un aigle. Faut-il voir là des vanités ? Le pouvoir qui se défait ?**

(Rires) Oui. Le pouvoir, je ne le commente pas. Le pouvoir, il n'est intéressant que quand tu l'as. Et il n'y a pas de rhétorique contestataire dans mon propos. L'art, c'est comment arriver à avoir du pouvoir pour transmettre des messages. Autrement, tu es toujours en position d'admirer le pouvoir, ailleurs, chez les autres. Mais pour revenir au drone et à l'aigle, c'est une relation d'intrusion. L'aigle est un symbole fort, animal mythique. Et de l'autre côté, un drone,

c'est l'aboutissement de l'invention humaine. Mais quand on y pense, c'est aussi l'humain qui a dressé l'aigle pour chasser le drone. Un aigle, il n'ira jamais chasser un drone. C'est une sorte de mise à distance des jeux des humains. D'un côté, le drone représente le contemporain, et de l'autre, le dressage d'aigle est une invention archaïque. La boucle est bouclée. ■



Vue de l'exposition de Mircea Cantor, *Vânatorul de imagini*, musée de la Chasse et de la Nature, Paris, 2019.

Au centre: *Masque-Costume «petit cheval»*.

1974, bois, textile, cuir, laine et perles.  
Musée du Paysan roumain, Bucarest.